JEAN NOLIN

Les Cailloux

Je ne vois à travers mes pleurs
de joie ensemble et de douleur
que ma tristesse et mon bonheur :
un caillou noir, un caillou blanc.

PAUL FORT.



MONTRÉAL
IMPRIMÉ AU *DEVOIR*
EN MIL NEUF CENT
DIX-NEUF

Les Cailloux

JEAN NOLIN

Les Cailloux

Je ne vois à travers mes pleurs
de joie ensemble et de douleur
que ma tristesse et mon bonheur:
un caillou noir, un caillou blanc.

PAUL FORT.

DESSINS
DE
HENRI LETONDAL

MONTRÉAL
IMPRIMÉ AU *DEVOIR*
EN MIL NEUF CENT
DIX-NEUF

A ceux qui n'ont pas encore vingt ans et à ceux qui n'ont plus vingt ans, mais qui se souviennent d'avoir été jeunes, j'offre cette poignée de cailloux.

Le Petit Poucet

J'ai semé des petits cailloux
Pour revenir à mon enfance.
— Papa, maman, j'ai peur du loup !
Entrez ma belle dans la danse ! —
J'ai semé des petits cailloux.

Voici les cailloux de mon rêve,
Les cailloux bleus, les cailloux d'or.
— Depuis cent ans tu dors sans trêve,
O Belle au Bois Dormant, tu dors ! —
Voici les cailloux de mon rêve.

J'ai buté sur un caillou gris
Et je me suis fait mal à l'âme.
— Oh ! ne vous moquez pas, madame,
Je suis tout pâle et tout meurtri ! —
J'ai buté sur un caillou gris.

Voici les petits cailloux roses
Qui sont mes trois premiers amours.
— Vous aimez la lune et les roses,
Et les chansons des troubadours ! —
Voici les petits cailloux roses.

Et puis voici les cailloux blancs,
Les cailloux blancs dans la rosée.
— Sur tous les brins d'herbe tremblants
Des gouttes d'eau se sont posées ! —
Et puis voici les cailloux blancs.

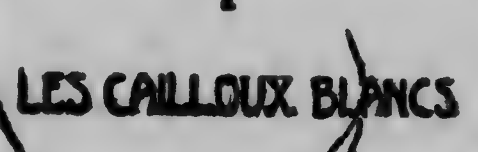
Et puis mon enfance est atteinte.
Voilà sa petite maison !

— Papa, maman ! la lampe éteinte,
Le soleil mort à l'horizon ! —

Et puis... mon enfance est éteinte.

I

LES CAILLOUX BLANCS



Il était un petit navire
qui n'avait ja-ja-
jamais navigué

Le Nouveau

S'étant perdu tout à l'heure
Dans le corridor obscur,
Les deux mains contre le mur,
Un petit bonhomme pleure.

L'aile du malheur futur
D'un choc imprévu l'effleure;
Être loin de sa demeure,
Quand on a huit ans, c'est dur.

Depuis toute une semaine,
Il ne rit plus, dort à peine,
Et mange sans appétit.

C'est une affreuse injustice
Qu'il faille que l'on grandisse.
On devrait rester petit !

Les Mamans

Les mots de toutes les mamans
Sont du Livre de la Sagesse,
Ces mots clairs qui, de leur caresse,
Voilent tant de purs dévouements.

Ils font planer sur la jeunesse
D'extatiques enchantements,
Les mots de toutes les mamans
Pris au Livre de la Sagesse.

La vie aride et ses moments
De désespoir et de tristesse,
Sans votre douceur, que serait-ce
O mots simples, ô mots charmants,
O mots de toutes les mamans !

La Cloche

La cloche qu'une main balance,
A la même heure, tous les jours,
Est joyeuse, quand elle lance
Ses appels, à la fin des cours.

Mais comme on hait sa vigilance,
Lorsqu'on s'amuse dans la cour,
La cloche qu'une main balance,
A la même heure, tous les jours.

Et quand elle rompt le silence
Du matin froid, par ses discours,
C'est en pleurant sa turbulence
Qu'on lui dit un premier bonjour,
La cloche qu'une main balance.

En classe

Tandis que le maître proclame
La nécessité d'avoir l'âme
Pure et chaude comme la flamme
Du soleil, dans le firmament,
Les élèves voudraient bien être
Le rayon joyeux qui pénètre,
Par le trou bleu de la fenêtre,
Insolemment.

Tandis qu'il leur jette, à brassées,
Les splendeurs des gloires passées,
Fleurs que l'Histoire a ramassées;
Qu'il leur dit l'empereur romain
Et l'Aigle mort à Sainte-Hélène,
Chaque élève songe à demain,
Quand on s'ébattra dans la plaine,
A perdre haleine.

Tandis qu'il leur fait entrevoir
Le bonheur grave du savoir,
Les récompenses du devoir
Et la beauté du sacrifice,
En soi-même chacun se dit
Que, si le temps se refroidit,
On s'en ira, demain jeudi,
Là où l'on glisse.

Crépuscule blanc

Les bois ce soir ont le frisson.
La brise, rythmant son haleine,
Dit sa dolente cantilène
Aux nids désertés des buissons.

Le jour mourant à l'horizon
Du village aux blancheurs de laine
Met des reflets de porcelaine
Sur les toits neigeux des maisons.

Dans le val et sur la colline,
Tout s'embrase et tout s'illumine
En un vaste scintillement.

Et sur la neige, chaste voile,
On dirait que le firmament
A laissé tomber ses étoiles.

Dimanche

Il a coulé comme un ruisseau,
Ce jour de paix universelle.
Dans le chant pieux des oiseaux,
Il a coulé comme un ruisseau.
Tous les cœurs, comme des roseaux
Sur qui l'eau s'épanche, étincellent.
Il a coulé comme un ruisseau,
Ce jour de paix universelle.

Un cierge en extase brûlait,
Dans la fraîcheur de la chapelle,
Et, dans mon cœur d'enfantelet,
Un cierge en extase brûlait,
Quand on a dit le chapelet.
Près des ex-votos qu'on épelle,
Un cierge en extase brûlait,
Dans la fraîcheur de la chapelle.

Ah ! comment peut-on vivre sans
L'ostensoir d'or qui se constelle
Et l'odeur chaste de l'encens ?
Ah ! comment peut-on vivre sans
Le flot clair et rafraîchissant
Des paroles sacramentelles ?
Ah ! comment peut-on vivre sans
L'ostensoir d'or qui se constelle ?

Le Bonheur

Par l'air matinal enivrés,
Nerveux, folâtres, délurés,
Les bambins aux mollets cuivrés
Sautent dans l'herbe.

Habillés de costumes blancs,
A l'abri des soucis troublants,
Ils foulent les gazons tremblants,
D'un air superbe.

Le soleil brille dans leurs yeux
Et le rose pâle des cieux
Trouve un reflet délicieux
Sur leur visage.

Grisés d'espace et d'horizon,
Resplendissants dans le gazon,
Ils sont la vive floraison
Du paysage.

La Rentrée

Quant la brise geint, septembrale,
Après les chaudes pastorales
Du clair été;
Quand on revient de la campagne
Et quand le Val et la Montagne
Sont désertés;

Quand les bourgeois quittent Virgile,
Pour venir repeupler la Ville
De citoyens,
On voit cheminer par les rues,
Au milieu de la foule accrue,
Les collégiens.

Comme à leurs lèvres se sont tues
Les hilarités qu'ils ont eues,
Pendant deux mois,
Ils vont, tristes, vers la rentrée
Et se disent, l'âme serrée
D'un lourd émoi :

Las ! nous qui reprenons la plume,
Collégiens, en juillet nous fûmes
De fiers gaillards !
Mais l'air est pur que l'été donne,
Et ce pâle matin d'automne
Sent le brouillard.

Lorsque, le premier jour de classe,
Devant l'entrée où l'on se place,
Groupés en ronds,
Attendant que le loquet bouge,
A la petite porte rouge,
Nous demeurons,

Nul ne ressent d'impatience;
Nous souffrons, pleins d'insouciance,
Le lent portier,
Car dans nos pensers s'aventure
Un petit morceau de nature,
Un vert sentier...

Et, sous le firmament de pluie,
Nous songeons à la joie enfuie,
A ce qui dort
Comme un beau rêve, en la mémoire :
Au canot, dans l'eau qui se moire,
Au soleil d'or,

Au repos tranquille et champêtre,
A la vache que l'on voit paître,
De son jardin,
Au tennis, au bain, à la ferme !
Pays bleus dont le seuil se ferme,
D'un coup soudain !...

Nous regrettons ! Mais puisqu'en somme,
Pour que nous devenions des hommes
Au cœur vaillant,
A nous, les jeunes, il importe
D'entrer par la petite porte
En souriant,

Remettons aux chaleurs prochaines
Le petit lac, le bois de chênes
Qu'on devait voir !
Oublions les fainéantises
Et n'ayons plus qu'une hantise :
Notre devoir !

Alors, gais de leur sacrifice,
— Car la joie est le bénéfice
De qui fait bien —
On voit, dès que le loquet bouge,
S'engouffrer par la porte rouge
Les collégiens.

Le Tomber des Feuilles

Le tomber des feuilles d'automne
Est un envol de papillons.
Il est d'or et de vermillon,
Le tomber des feuilles d'automne.
Dans le vent léger qui chantonne,
C'est le plus fou des cotillons.
Le tomber des feuilles d'automne
Est un envol de papillons.

Le doux bruit des feuilles d'automne
Est un dolce de violon
Infiniment subtil et long.
Le doux bruit des feuilles d'automne,
Mélancolique et monotone,
Se divinise en l'air atone.
Le doux bruit des feuilles d'automne
Est un dolce de violon.

Le sommeil des feuilles d'automne,
Sous l'éclat d'un dernier rayon,
Au bord des routes qu'il festonne,
Le sommeil des feuilles d'automne,
C'est le linceul d'or des grillons,
Des cigales, des anémones.
Le sommeil des feuilles d'automne,
C'est l'éclat d'un dernier rayon.

Deux Fusains

I

Chroniqueur

Polydore griffonne une longue chronique,
Il lance tout d'abord une pointe ironique
A la Ville, puis dit des vers sur le beau temps,
Cite Cartier, se plaint des prix exorbitants,
Rit des écrivailleurs, parle mode et dandysme...
Chaque article se clôt par un patriotisme
Un peu patriotard. Mais il s'y croit tenu.
C'est de mise. Et pourtant, il croirait saugrenu
De raccourcir un peu sa phrase. Il semble hostile
A tout ce qui paraît, même de loin, du style.

II

Le Talent

On l'a connu jadis vaguement Parnassien.
Avant, il fut très romantique. C'est ancien.
Népomucène est symboliste. Il est phtisique
Et professe qu'il faut faire de la musique
Avant tout. Il répète à ses quelques amis
Le « Préfère l'Impair » de Verlaine... Il a mis
Sur ses rayons des tas de livres, à sept tomes
Ou huit, ou neuf, bien reliés, vraiment... Cet homme
N'a qu'un petit défaut. Vous poussez les hauts cris :
— Un seul défaut ! — Un seul :

Il n'a jamais écrit.

L'Horloge

La vieille horloge au timbre d'or,
Où toute mon enfance dort,
Halète dans le corridor.

De peur que son tic-tac ne meure,
Bruit coutumier de la demeure,
Chaque semaine, à la même heure,

Avec un petit bruit de clefs,
D'un pas que rien ne peut troubler,
Un vieux frère vient la régler.

Économe et prude, elle gère
L'heure des cours, et ménagère,
Assez souvent, elle exagère.

Alors, sans hâte, en haletant,
Très lente, elle émiette le temps
Et jette, à regret, ses instants.

Et toute la classe, avertie
Qu'elle retarde la sortie,
La regarde sans sympathie.

Un Critique

Personne n'écrit, selon toi,
Comme il le faut, sous notre toit,
Aristide.

Selon toi, nos vieux écrivains
Ont fait des travaux qui sont vains,
Aristide.

Ils ne respireront jamais
L'air rafraîchissant des sommets,
Aristide,

Et tu les méprises d'avoir
Fait, tout au plus, de bons devoirs,
Aristide.

Selon toi, les jeunes ont tort
De tenter un louable effort,
Aristide.

Car leur livre ne sera pas
Un noble essai, mais un faux-pas,
Aristide.

Quoi ! ni les jeunes ni les vieux
Ne trouveront grâce à tes yeux,
Aristide !

Il faudra fermer l'encrier !
Mais, avant, laisse-moi crier,
Aristide :

Oh ! qui donc alors écrira ?
Quelqu'un, peut-être, répondra :
« Aristide ».

Le Rêve

Accoudés sur de hauts pupitres,
Les yeux tendus et le dos rond,
Les petits, la main sur le front,
Se consument dans les Épitres
Ou s'échinent dans Cicéron.

Ébouriffés, les doigts pleins d'encre,
Ils lèvent, par instants, le nez
Et se demandent, consternés,
Où diable ce finaud de cancre
Trouve le temps de lanterner.

Et, dans leur naïve justice,
Ils disent : « A bas le Rêveur ! » ...
Petits ! ce mot plein de saveur,
Il est mal qu'on le rapetisse
Et qu'il succombe en défaveur !

Rêveur ! celui-là qu'effarouche
L'instant morose des leçons ?
Quoi ! ces parasites qui sont
— Gobeurs de pensums et de mouches —
Des mollusques, des limaçons,

Ces vieillards de quinze ans, ces moules :
Des rêveurs, des rêveurs ? Jamais !..
Mais ceux dont le cerveau se moule
Dans les antiques glaises, mais
Le travailleur qui se permet,

Après avoir traduit Virgile,
De musardiser, un instant,
Pour constater que nos printemps
N'ont pas le coloris fragile
Des mignardes saisons d'antan;

Que le rythme de nos érables
A plus d'art qu'un discours lointain,
Et que l'or clair de nos matins
Vaut les aurores vénérables
Des anciens grecs, des vieux latins,

Celui qui pense, qui travaille,
Et peine humblement, sans éclat,
Puis se complaît dans les trouvailles
Que son labeur lui révéla,
C'est le vrai rêveur, celui-là.

Bâiller, bâiller, bâiller sans trêve,
Ne jamais agir, mais bâiller,
En songeant à quelque oreiller
Où l'on pourrait coucher son rêve,
N'est pas rêver, c'est sommeiller !

Petits gars qui lisez Horace,
Ce ne sont pas des rêveurs, eux !
Ce sont de pauvres songe-creux !
Ils ne sont pas de votre race,
Ils n'en sont pas, les malheureux

Car vous êtes, sur vos pupitres,
Les yeux tendus et le dos rond,
Les vrais rêveurs au large front,
Vous qui traduisez les Épitres
Et qui peinez dans Cicéron.



II

LES CAILLOUX ROSES

Sur la plus haute branche,
le rossignol chantait.



Valse ancienne

Dans le salon aux teintes vagues,
Ma mère déchiffre un vieil air,
Avec un cliquetis de bagues,
Une valse lente d'hier...

Valse fragile aux teintes vagues !

Musique banale autrefois,
Mais quand ma mère met ses doigts
Sur la calme blancheur des touches,
Elle émeut les jours affaissés
Et fait monter de son passé
Un parfum triste qui me touche.

Je revois le salon obscur,
Le salon de petite ville
Où, dans la pénombre du mur,
Un portrait d'aïeul se profile...

Frais salon de petite ville !

Ma mère ! je vois la couleur
Du vase fluet où des fleurs,
Amaryllis ou passeroses
Aux pétales agonisants,
Se flétrissaient comme des ans,
Les ans de votre passé rose.

Et je vois l'antique piano,
Le monsieur qui tournait les pages;
J'entends le bruit de vos anneaux,
Les soupirs et les bavardages

Du monsieur qui tournait les pages.

Jouez ! Cet air que vos doigts blancs
Exhument du passé tremblant,
C'est l'amas des choses anciennes
Étalé sur un chiffonnier,
Et qu'éveille dans le grenier
L'or tamisé par les persiennes.

Jouez toujours, jouez maman !
Jouez pour que mon cœur s'émeuve
Et que je sente, infiniment,
Le don de ma jeunesse neuve !..

Jouez pour que mon cœur s'émeuve.

Jouez cet air sentimental.
Il me fait une âme en cristal,
Ce vieil air où vos lèvres burent...
Moi qui n'ai pas encor vingt ans,
J'ai besoin de votre printemps
Pour être bon comme une eau pure.

Maman ! lorsque je suis lassé,
Il me faut, pour que je renaisse,
Me rafraîchir dans ton passé
Et m'abreuver à ta jeunesse...

Maman !... lorsque je suis lassé.

Le Souvenir

Vous l'avez dit, c'est vrai, je ne vous aime plus,
Vous que j'aimais pourtant. Certes vous m'avez plu,
Je l'avoue, autrefois. Mais quoi ! c'est votre enfance,
Avec sa robe blanche et son cœur sans défense,
Avec ses cheveux blonds et son petit jardin,
Avec ses rires fous qui jaillissaient soudain,
Avec son gazon vert et ses quatre poupées,
Avec sa joie, avec ses mines occupées,
Avec la Barbe Bleue et le Prince Charmant,
C'est votre enfance qui jouait à la maman,

C'est elle que j'aimais. J'avais fait la promesse,
A sept ans, il est vrai, de mener à la messe
Votre âme chaste, un jour naïf, frêle et tremblant,
Où vous auriez, sur vos cheveux, un voile blanc.
Et je vous ai, depuis, gardé dans ma mémoire.
J'ai mis, comme on mettrait un drap dans une armoire,
Votre image en mon souvenir. Et je l'aimais
Cette image d'enfant blonde et morose. Mais
Nos heures de gaîtés et de jeux sont passées
Et, bien que vous soyez la même en ma pensée,
Je vous revois, quand votre enfance va finir,
Et ne reconnais pas en vous mon souvenir.

Le Couvent

De l'autre côté de la rue,
Montant l'escalier du couvent,
Une jeune fille, devant
Nos yeux charmés, est apparue.

La petite, d'un air railleur,
Nous toise une minute et sonne.
Et tandis qu'elle attend, personne
Ne songe à regarder ailleurs.

Tous les yeux sont fixés sur elle...
O jeune fille, tu souris !
Merci, tu mets sur nos murs gris
Une clarté surnaturelle !

Nous avons beaucoup travaillé,
Beaucoup peiné, pendant la classe.
Mais de te voir là, ça délasse,
Et ça nous fait tout oublier !

Nos poètes vont nous écrire,
En cachette du professeur,
Des ballades sur ta douceur
Et des sonnets sur ton sourire !..

D'un joli geste de la main
Nous faisant la faveur insigne,
La jeune fille nous fait signe
Qu'elle reparaîtra demain.

Puis une sœur ouvre la porte
Et la petite disparaît,
En emportant tous nos regrets,
Sans songer qu'elle les emporte,

Et que — tant nous semblons déçus —
Le surveillant qui connaît l'homme
Et sa fragilité fait comme
S'il ne s'était pas aperçu.

L'Aveu

Restons ainsi. Tais-toi. Ne romps pas le silence
De cette douce nuit de juillet où s'élance
Le concert lumineux des grenouilles du parc.
Reste ainsi. Taisons-nous. Car l'Amour tend son arc
Et le son de nos voix le rendrait mal à l'aise,
Puisque j'ai dix-sept ans et que tu en as seize.

Comme ta robe est blanche et mon rêve, douillet !
Il semble qu'on ait fait cette nuit de juillet

Pour mon rêve bleuâtre et pour ta robe blanche.
Ton visage, perdu dans l'ombre d'une branche,
Reparaît, quand se meut la berceuse sans bruit,
Éclairant le tissu ruisselant de la nuit.
Peau d'Âne t'a donné ce soir sa belle robe
Couleur de lune. Et ton soulier, qui se dérobe
Dans l'ombre où se blottit la berceuse, en bougeant,
Semble, dès qu'il paraît, être un soulier d'argent.

La nuit met devant nous son éternel mirage,
Et nous fait mieux goûter la fraîcheur de notre âge
Et la douceur d'avoir, pour la première fois,
Peur d'effrayer l'Amour par le son de nos voix.

Thé dansant

[illegible] jeune fille pianote
Un air quelconque, d'une main,
Et de l'autre, elle attrape maint
Petit gâteau qu'elle grignote.

Une élève de pensionnat,
Sous-graduée à l'œil languide,
Avoue à son voisin timide
Qu'Edmond Rostand la passionna.

Un jeune homme très bien remonte
Le phonographe d'acajou
Et semble apprécier beaucoup
Ce qu'une fillette lui conte.

Seul et grave comme un aïeul,
Un innocent cite Virgile,
Sans voir qu'un autre, plus habile,
Ne cite rien, mais n'est pas seul.

Un collégien qu'embarrasse
Le thé trop chaud qu'on lui donna
Se dit en lui-même qu'on a
Moins de souci pendant la classe.

Car il a peur de laisser choir
La tasse avec peine tenue
Et sera mis en retenue
Pour n'avoir pas fait son devoir.

Sagesse

Ton œil moqueur et ta risette
Ont pris mon cœur, ô ma Lisette !
Et tu t'en fais une amusette,
Lise, Lison.

Je t'aimai toute une saison
Et ne sais pour quelle raison
Tu fuis le seuil de ma maison,
Lise, Lisette.

Certes, si j'étais un grison,
J'accepterais la trahison
Qui noircit tout mon horizon,
Lise, Lisette.

Mais je suis jeune et bon garçon,
Je cours encor par les buissons,
Et n'ai pas l'air d'un hérisson,
Lise, Lisette !..

Quoi ! sur ma lèvre, nul soupçon
De crin, de poil ou de gazon !
Je ne suis rien qu'un nourrisson,
Dis-tu, Lisette !

C'est pour cela que ma chanson
Te déplait, petite Lison !
Souhaite donc ma guérison !
Adieu, Lisette !

Je veux jouer de la musette
Ou m'enfermer comme un ascète
Jusqu'au jour où, Lise, Lisette,
Oui, ma Lison,

J'aurai trouvé quelle recette
Peut faire croître une frisette
A ma lèvre, Lise, Lisette...
Adieu, Lison !

La Présence

Je sens autour de moi l'invisible présence
De ton âme lointaine, ô toi qui paraîtras
Le jour où, délaissé par mon adolescence,
J'irai vers le refuge accueillant de tes bras !

Je sais que tu me suis, lorsque je m'aventure
Dans les palpitements du Rêve et de l'Effort.
Et le bonheur d'avoir ta présence future
Me pénètre et me fait plus ardent et plus fort.

Je vois ton œil doux et profond. Tu me regardes.
Et je suis sans tristesse et sans ennui, j'attends.
Sous ma lampe à veiller, toi seule, tu me gardes,
O toi qui paraîtras, lorsque j'aurai vingt ans !

A celle qui viendra

Je veux aller vers toi, lorsque tu paraîtras,
Et ne veux pas avoir le pénible embarras
Du mal qu'on dissimule et du passé qu'on cache.
Je veux te posséder, confiante et sans tache,
Et ne veux pas avoir de boue à mes souliers.
Je ne veux pas, le cœur encor mal essuyé,
Me refléter dans le miroir de tes prunelles.

Oh ! je sais que la Ville est brutale et charnelle

Et qu'elle a des trottoirs et qu'elle a des passants...
Je le sais, je l'ai vu, mais je t'aime et je sens
Que je ne pourrais boire au ruisseau de tes phrases,
Avec la bouche encor toute grise de vase.

s...
s
es,

III

LES CAILLOUX D'OR

J'ai trouvé l'eau si belle
que je m'y suis baigné.

L'Heure des Fées

Le fol essaim des voix connues
Court tout le long des corridors,
Escalade les marches nues
Et remplit la chambre où je dors.

Je ne dors pas, mais je somnole.
C'est le chien qui croit que je dors.
Au bord du réel, je m'envole
Vers l'irréel des rêves d'or.

La voix de mon père tournoie,
Monte et s'accroche au pied du lit,
Et la voix de maman se noie
Dans le livre bleu qu'elle lit.

Comme ma sœur a la voix douce !
Elle chante : do, si, la, do !
Ce n'est pas elle. Sur la mousse,
C'est un elfe, c'est un bruit d'eau.

La servante fermè une porte...
Non ? Je commence à m'alarmer :
C'est le placard des femmes mortes
Que Barbe Bleue a refermé !

Les voix se sont presque étouffées.
Un brouillard lumineux se fond.
Je suis dans le pays des fées
Où les enchantements se font.

Je crois que c'est un jour de fête.
Comme c'est rose par ici !
O pays charmant de la Bête
Et de la Belle, te voici !

Te voilà, cocasse binette
De Merlin, le vieil enchanteur,
Avec tes énormes lunettes
Et ton bonnet d'instituteur !

Mais quels sont ces [illegible] bonshommes
Qui me regardent de trop près !
Ils murmurent : — C'est nous qui sommes
Les habitants de la forêt !

— Vous êtes les lutins qui logent
Dans des immenses palais d'or ?
— Que dis-tu ? tu nous interroges ?
Tais-toi, petit, tu dors, tu dors !

Chiens à vendre

Tristement couchés, le nez dans la paille,
Les pauvres roquets, gros comme le poing,
Dans l'espoir secret de quelque ripaille,
Guettent l'acheteur qui ne paraît point.

Leurs yeux clignotants et doux s'intimident,
Au moindre regard du moindre passant.
Le feutre rosé de leur langue humide
Lèche à très longs coups leur nez frémissant.

Mais leur cage s'ouvre ! Ils se précipitent,
Te voyant déjà, maître souhaité !
Et leur cœur de chien fortement palpite :
Ils se voient rendus à la liberté.

O chagrin profond ! déception cruelle !
Espoir terminé lamentablement !
Ce n'est pas l'élu, mais c'est l'écuelle
Que n'a pu ravir le sort inclément.

Et sachant très bien que messieurs les hommes
Ont toujours le droit de garder captifs
Des chiens pour lesquels ils payent des sommes
A quelque gamin très expéditif,

De cet acte vil de la destinée
Les pauvres roquets prenant leur parti,
Se gavent du peu qu'ils ont pour dînée
Et noient leurs sanglots dans un clapotis.

La Trêve

Le crépuscule de carmin
Teint le ciel d'un clair maquillage
Et fait sur le lac un sillage
Où l'on voudrait tremper la main.

Rougissant un peu le feuillage
Dont l'ombre bleuit le chemin,
Le crépuscule de carmin
Teint le ciel d'un clair maquillage.

Délaissons tout labeur humain
Et, rêveurs par enfantillage,
Goûtons, sans penser à demain,
Goûtons cette trêve au Voyage :
Le crépuscule de carmin.

Brume en juillet

Sur fond gris s'estompe une grange blanche.
Il fait presque nuit.
J'entends s'égoutter, dans l'ombre, les branches,
A tout petit bruit.

Et dans la maison, la fermière allume
La lampe d'étain
Dont s'éclaire un peu le tissu de brume
Épais du matin.

Je crois qu'un cheval s'en vient sur la route,
Au bruit de son pas;
Je n'en suis pas sûr, j'hésite, je doute :
On ne le voit pas.

Un rideau se lève, on voit apparaître
Un grand champ de blé.
Un érable luit et le tronc d'un hêtre
A l'air étoilé.

Un second rideau soudain s'évapore,
Humide et neigeux :
Un arbre verdit, un champ gris se dore,
L'étang devient bleu.

On a vu monter, comme dans un conte,
Deux vagues rideaux.
Il en reste encore... Un troisième monte,
Avec un bruit d'eau...

La campagne vibre et l'air s'enchaleure,
Devant le soleil.
Il fait encor gris et, juste à sept heures,
Il fera vermeil.

Matin d'octobre

Le soleil se mire, argentin,
Dans mon âme hier inquiète
Et le ciel est bleu ce matin
Comme le rêve d'un poète.

L'air sent l'automne et les fruits mûrs.
Des canards passent la rivière.
Un rayon tombe du vieux mur
Comme une neige de lumière.

La route court éperdument.
L'air est sillonné d'ailes rouges.
J'entends en moi des bruissements,
Comme une effeuillaison qui bouge.

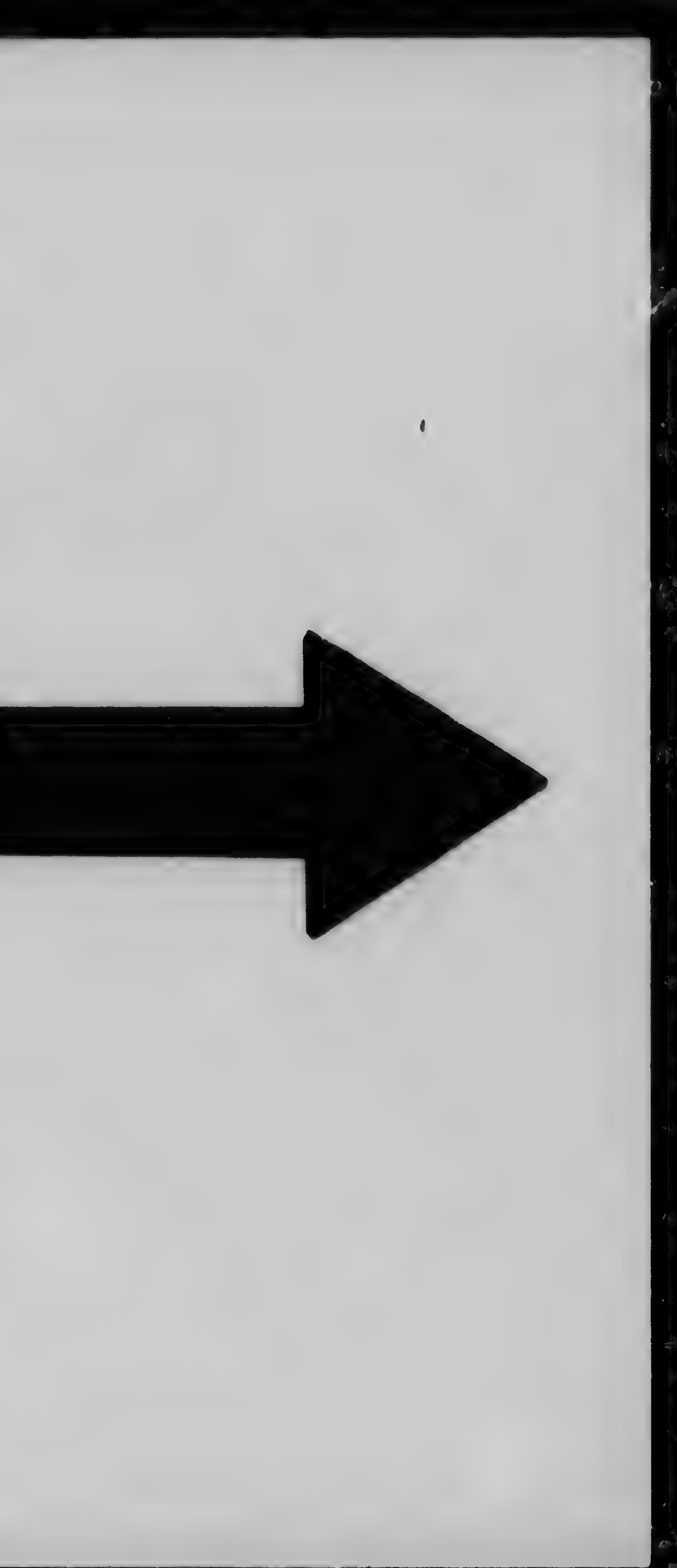
C'est un jour doux, chaste et vainqueur.
La brise chante au seuil des portes.
Les ennuis gisent dans mon cœur
Comme un amas de feuilles mortes.

La Pluie

Il pleut !.. Le ciel, désespérant
De tons mornes, de lourdeurs grises,
Et d'une alanguissante crise
Souffrant,

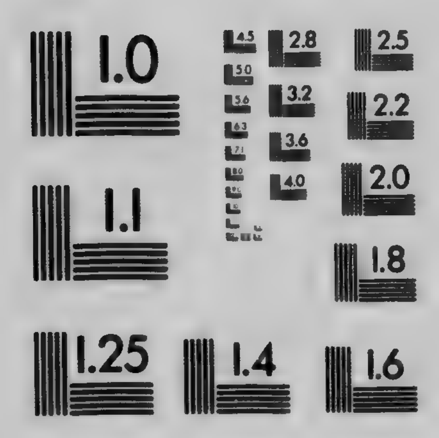
Verse dans les bois en alarmes,
Dans les taillis et dans les champs,
Verse, en un lamentable chant,
Des larmes.

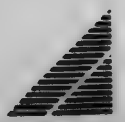




MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





Il pleut ! il pleut !.. La terre boit
La tristesse que le ciel verse,
Longuement, longuement, à verse.
Les bois,

Malgré leur vert emblématique,
Courbant leurs branchages trempés,
Paraissent — du grand mal frappés —
Phtisiques.

Seule, en ce triste matin gris,
Verte, reluisante, superbe,
Sous l'eau qui la fait briller, l'herbe
Sourit;

Elle sourit, claire et divine,
Elle tremble et, dans le matin,
Elle reluit comme un satin
De Chine !

Herbe ! je comprends la leçon
Que tu rythmes au bruit des gouttes;
Ta leçon est une chanson :
J'écoute !

Tu dis, tu dis très doucement,
Et si doucement que j'en pleu[illegible],
Tu dis la joie... et puis, comment,
Quand l'Heure

Est triste, il faut rire et chanter;
Tu dis que la jeunesse en flamme
Doit conserver à la Gaîté
Son âme;

Que sur le cœur d'un jouvenceau
La tristesse a des sons de lyre;
Qu'elle doit couler en ruisseaux
De rire...

Ah ! je sens la fraîcheur des mois !
Ta chanson fine dans la brise,
Ta chanson ténue est par moi
Comprise.

Dans les champs

Tous ont déjà goûté cette minute heureuse,
Prince, poète, gueux,
Où le corps fatigué, dans l'herbe qui se creuse,
Met ses désirs fougueux,

Ces instants où, couché dans l'herbe qui recule,
Sommeillant à demi,
On voit tout le travail du monde minuscule
Où vivent les fourmis.

On interroge en vain la science, incertaine
Devant cet horizon,
Et l'esprit cherche alors s'il n'avait pas raison,
Monsieur de La Fontaine,

Si la fourmi rapace enferme, comme nous,
Les cigales au bagne,
Si la bête à Bon Dieu grimpant sur mon genou
Se croit sur la montagne...

On ferme un œil, et puis on bâille, et puis on sort
De la philosophie...
Comme le vent berceur abrège et simplifie !
On soupire, on s'endort.

Et l'on goûte en dormant cette minute heureuse,
Prince, poète, gueux,
Où le corps fatigué, dans l'herbe qui se creuse,
Met ses désirs fougueux.

Les Clôtures

Clôtures qui, dans la plaine,
Découpez de larges champs
Où le semeur se promène
 Et sème en marchant;

Et toi qui longes l'école
Et qui sembles faite exprès
Pour les merles, qui s'envolent,
 Dès qu'on est trop près;

Et toi, la clôture en pierre,
Tout autour du grand verger,
Où Marianne, à Jean-Pierre,
  Promet d'y songer;

Et toi, petite clôture
Qu'on ouvre pour recevoir,
Le dimanche, la voiture,
  Les vaches, le soir;

Et toi, près du presbytère,
D[illegible]nt laquelle, à pas lents,
[illegible] curé va, solitaire,
  Sous ses cheveux blancs;

O vous les clôtures, toutes
Les clôtures du pays
Dont vous parcourez les routes
  Et qu'on envahit :

Soyez-nous une cuirasse
Contre le vil assassin
Qui voudrait voir notre race
  Un poignard au sein !



IV

LES CAILLOUX GRIS

Aux nouvelles que j'apporte
vos beaux yeux vont pleurer.



Printemps de guerre

La ville, paresseusement,
Pâle de neige et de névroses,
Comme la Belle au Bois Dormant,
Sous la glace et les portes closes,

S'alanguissait au coin du feu;
Et le prince, un jour, par magie,
Beau comme un ciel de matin bleu,
Vint secouer sa léthargie.

La ville écoute le printemps
Lui murmurer des mots de rêve;
Elle s'anime en l'écoutant
Et lentement elle se lève.

Tout le long des trottoirs mouillés,
Avec un bruit léger l'eau coule.
Un soleil neuf et dérouillé
Jette un or nouveau sur la foule.

Les petits vieux aux pas menus,
Dont l'âme lourde se déleste,
Ont les jolis yeux ingénus
Des petits bambins au pied leste.

Les fillettes vont; leur profil
Dans les vitrines se reflète :
Les fillettes sont en péril,
Et les mamans font des emplettes.

Aux étalages des bouchers,
Pour le passant qui s'émerveille,
Les cochonnets frais écorchés
Ont du persil dans les oreilles.

La fleuriste vend du muguet,
Des violettes et des roses,
Le confiseur, des blancs paquets
De bonbons bleus, de bonbons roses.

Des aviateurs en kaki
Ont à leurs bras des demoiselles,
De fraîches demoiselles qui
Sur leur chapeau portent des ailes.

Un soleil neuf chauffe le dos
Des vieilles gens et, dans la rue,
Pleine de rire et de trous d'eau,
La foule vive est apparue.

Tout est gaîté, lumière, espoir !
On a l'âpre désir de vivre.
La ville luit comme un miroir.
O cet air pur dont on s'enivre !

O ces parfums et ces clartés !
On chante ! on ne tient plus en place !
Mais soudain, dans cette beauté
Et cette joie, un blessé passe.

On revoit le morne matin
D'un départ où le cœur se brise !
Le rire commencé s'éteint,
Le regard se mélancolise.

La Ville

Ciel aveuglant. Chaleur stupéfiante et languide.
L'asphalte des trottoirs poussiéreux est brûlant.
Un cheval harassé se traîne d'un pas lent.
Il ne sent plus la main du cocher qui le guide.

Fourbus, des travailleurs à la chemise humide
Laissent tomber leur pic d'un geste nonchalant.
Tous les volets sont clos. Un silence indolent
Plane sur la cité. L'ombre même est torride.

Un parc silencieux aux parterres flétris,
Où, sans gaîté, sans courses folles et sans cris,
Des enfants jouent, sur le sable chaud d'une allée.

Au milieu, ruisselant de fraîcheur, apparaît
Le jet d'eau si limpide et si bleu qu'on dirait
Un effet de mirage en la ville insolée.

Promenade

Huit heures. Le Théâtre, où l'électricité
Met son or faux, s'éclaire. Et la foule se rue
Vers la poussière et le vacarme de la rue,
Et vers l'énervement banal de la cité.

Le boulevard ! L'homme est perdu quand il oublie !
Que le bruit de la ville a tué de pensers !
Hélas ! que de grands cœurs, boulevard, sont passés
Sur tes âpres trottoirs où le poète plie !

Verlaine, Nelligan ! jamais, jamais vos cris
D'amour vers la Beauté n'auront ces teintes blanches
Qu'a le ciel matinal dans le treillis des branches,
Puisque, cygnes ployés, la Ville vous a pris !

Les Fugitifs

Quand je sens trop peser la Ville sur mon être,
Je baigne mes regards brûlés de citadin
— Moi, l'éternel rêveur de merveilleux jardins —
Dans le morceau de ciel taillé par ma fenêtre.

A l'heure où le soleil se couche, j'y vois naître
Le pâle essaim des nuages incarnadins
Et des nuages d'or. Ils deviennent soudain
Une dentelle blanche où de l'azur pénètre...

Et par des changements nouveaux et continus,
Ils forment, peu à peu, de longs filets ténus
Dont l'exiguïté tranquillement s'efface.

Tels vous êtes, ô vous que mon enfance aimait,
Mes rêves, mes rêves changeants ! Quoi que je fasse,
Vous vous évaporez de mon âme, à jamais.

Ballade
des bulles de savon

Sur un banc de pierre, un gamin
D'une pipe de plâtre exhume
Et lance, d'un revers de main,
Dans l'air matinal que parfume
Une odeur d'herbe et de légumes,
Des ballons bleuâtres qui vont,
Légers, légers comme des plumes :
Ce sont des bulles de savon.

Ainsi, tous les autres humains,
Quand le firmament s'accoutume
A ne plus teinter de carmin
Le gris terne de son costume,
Regardent monter dans la brume,
La brume froide où nous vivons,
Des rêves fous qui se consument :
Ce sont des bulles de savon.

Ainsi, les batteurs de chemins
Et les barbouilleurs de volumes
Affrontent d'obscurs lendemains,
Et se lancent, sur le bitume,
Vers un but lointain qu'ils présument
Inaltérable et qui se fond :
C'est un peu d'air, un peu d'écume,
Ce sont des bulles de savon.

Envoi

Prince de la Critique, allume
Ton esprit vif, ton œil profond.
Crève ces vers avec ta plume :
Ce sont des bulles de savon.

Près des quais

Les toits se tassent, noirs, bousculés, ridicules.
D'une lucarne pend un matelas pourri.
Une odeur de déchets monte des pavés gris.
Comme ivres, les maisons l'une à l'autre s'acculent.

Sur le trottoir, au seuil des portes, des hercules,
Des femmes en peignoir, aux contours amaigris,
Sales, échevelés, conversant à grands cris,
Respirent l'air un peu plus pur du crépuscule.

Après avoir souffert les feux d'un soleil roux,
Avant de sommeiller, lourdement, dans son trou,
Chacun semble goûter cette atmosphère immonde.

Et n'ayant jamais vu bonheur qui fut plus grand,
Quelques pauvres petits bambins dansent des rondes,
Pieds nus, dans la poussière où l'on va se mourant.

Le souci

Le ciel limpide est obscurci
Par des jets sombres de fumée,
Et, dans la plaine parfumée,
Le vent du soir sent le roussi.

La locomotive enrhumée
A tout salir a réussi :
Le ciel limpide est obscurci
Par des jets sombres de fumée.

Quand le cœur resplendit ainsi
D'une joie inaccoutumée,
Et que le rauque et noir souci
Veut tuer l'espérance aimée,
Le cœur limpide est obscurci.

La Guerre

Pencher la tête vers le divin abreuvoir
Et la limpidité de la Vie ingénue;
Se dire avec bonheur, la minute venue,
Que le rideau se lève et qu'enfin l'on peut voir;

Tels les nuages neufs d'un nouvel encensoir,
Suivre l'envol de ses rêves bleus vers la nue;
Être une fleur éclose, avoir l'âme ténue
Et frêle comme un fil de la Vierge, le soir;

Être une eau vive, être une flamme, avoir des ailes;
Aimer l'Amour et les grands yeux des demoiselles,
Leur ouvrir un cœur plein de jeunesse et d'élans;

Être un rire qui fend le crêpe du vieux monde,
Et se sentir broyé par une brute immonde.
O cruel oiseau noir, tueur des oiseaux blancs !

Les Disparus

O les lutteurs qui sont tombés,
Tout d'une pièce, dans la tombe !
O les érables verts qui tombent,
D'un seul grand coup, sans se courber !

O la cloche d'airain qui tinte
Et dont tout à coup meurt le bruit !
O la lampe qui s'est éteinte
Et qui laisse un peu plus de nuit !

O la pierre qui se détache
Et s'abat au pied du rempart !
O les frères qu'on nous arrache
O la tristesse des départs !

VINGT ANS

La Séparation

O mon adolescence, ô ma bonne compagne,
A l'heure où nous touchons le haut de la montagne,
A l'heure où nous allons vivre des jours nouveaux,
Où j'entends bourdonner l'essaim noir des travaux,
A l'heure où j'aperçois devant moi, dans la plaine,
La Vie et ses maisons de bonheur et de peine,
Tu t'en vas.

Mais, avant de t'en aller, dis-moi
La beauté de la Vie et la couleur des mois
Dont se revêtira la nouvelle venue.
Parle franc. Dis la Vie aride et toute nue,
Avec ses enfants morts et ses femmes en pleurs.
Dis-moi le cimetière et la tombe et les fleurs,
Et la fraîcheur des yeux, et la beauté des sources,
La tristesse et la joie, et le plaisir des courses,
Et l'ardente douleur de la chute !

Voilà
Que mon adolescence, en partant, me parla :

« Tu m'as prise si petite,
Au bord du chemin !..
Le temps passe vite, vite,
Et ne revient plus !

« Nous avons gravi la sente,
La main dans la main...
La jeunesse chante, chante,
Et ne chante plus.

« Puis la lampe s'est éteinte,
Je m'en vais mourir !
Une cloche tinte, tinte,
Et ne tinte plus.

« Je ne connais pas grand'chose
De ton avenir.
Je sais qu'il est rose, rose,
Et n'en sais pas plus.

« Va, gaîment, sur la grand'route,
Va, droit devant toi.
Cueille les fleurs, toutes, toutes,
Et n'en cueille plus.

« Un jour si tu te déchires,
Aux buissons, les doigts,
Tu devras en rire, rire,
Et n'y penser plus.

« Va, ne fais pas de vains rêves,
Songe aux lendemains;
Va, la vie est brève, brève,
Et n'est déjà plus.

« Moi, je dors toute petite,
Au bord du chemin...
Le temps passe vite, vite,
Et ne revient plus ! »

TABLE

TABLE

LE PETIT POUCET

I

LES CAILLOUX BLANCS

II

LES CAILLOUX ROSES

III

LES CAILLOUX D'OR

IV

LES CAILLOUX GRIS

VINGT ANS

